

HWANG Sok-yong

TOUTES LES CHOSES
DE NOTRE VIE

Roman traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC L'AIDE
DE LA FONDATION DAESAN, SÉOUL



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Princesse Bari

Choi Mikyung est professeur à l'École supérieure de traduction
et d'interprétation de l'université féminine Ewha, Séoul

Titre original : *Natikeun Sesang*

© 2011, Hwang Sok-yong

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1166-0

Le soleil se couchait à la lisière des champs de l'autre côté du fleuve. A peine détournait-on les yeux un instant que déjà son disque énorme, cercle parfait, s'échouait derrière l'horizon. Venu de la périphérie de la ville, le camion roulait maintenant sur la route à plusieurs voies qui longeait la berge : à l'approche du pont, il dut ralentir, s'arrêter ; il reparti et fut, peu après, pris dans un bouchon.

Debout, s'agrippant à un montant de la benne, l'enfant regardait droit devant lui par-dessus la cabine du conducteur. De son observatoire, il voyait aussi bien la rive que les alentours de la route. Il était monté dans le camion des éboueurs avec sa mère, là-bas, dans la banlieue est de la grande ville. Le poids lourd se remit en marche, avançant lentement, s'arrêtant et repartant, puis il quitta enfin la route par une bretelle longeant une toute petite rivière, pour s'engager sur un chemin non goudronné. L'obscurité avait gagné le ciel tout en épargnant une bande au couchant où s'attardait un peu de la clarté du jour finissant. De l'autre côté de la rivière, plein nord, un petit village s'accrochait aux premières pentes d'une colline ; aux fenêtres filtraient

de faibles lumières. De toutes ces maisons, songeait l'enfant, il y en avait une où, désormais, il vivrait avec sa mère.

Avec la nuit, cette berge bordée de hautes touffes de chiendent ployant sous le vent lui donnait l'impression d'aborder une contrée lointaine et étrangère. Bien que tous phares allumés, le camion tout entier disparaissait dans un nuage de poussière. Il s'engagea sur un autre versant que celui où l'enfant avait aperçu les lumières du village ; des sortes de graines voltigeant dans l'air venaient lui frapper le visage dans l'obscurité. Lui et sa mère n'étaient pas les seuls à être montés dans la benne : il y avait également là trois hommes et deux femmes qui avaient pris place sur les bords du tas d'ordures que le camion apportait des quartiers est. Assis sur des feuilles de plastique dont ils s'étaient enroulé les jambes et les fesses, ils s'agrippaient fermement aux ridelles. Jusque-là, personne n'avait été incommodé outre mesure par l'odeur des ordures, mais au fur et à mesure que le camion gravissait la pente, une puanteur infecte et inexplicable les agressait de plus en plus. Elle devint carrément suffocante quand le véhicule fit halte dans un espace ouvert ; c'était un remugle nauséabond, mixture de vidange de fosses septiques, d'égouts, de restes de nourriture avariée, de sauce de soja mijotée ou brûlée, bref, une odeur insoutenable. Ce qui sans cesse venait se coller à leur visage dans l'obscurité, à leurs bras, à leurs vêtements, ce qui venait plaquer des ventouses froides et gluantes à leurs lèvres et leurs paupières, c'étaient des mouches.

Jamais l'enfant ne donnait son prénom. Et encore moins son nom de famille. Ceux qui allaient à l'école

s'appelaient les uns les autres par leur nom complet, mais ça, c'était bon pour les petits du primaire. Lui, il avait quatorze ans – dans son quartier, il disait qu'il en avait seize. Un aîné lui ayant, un jour, demandé de lui faire voir ses poils, il lui avait cassé une dent d'un coup de boule. Bien entendu, il avait reçu la monnaie de sa pièce : un nez en sang et plusieurs côtes enfoncées ; pendant tout un mois, il avait ressenti une douleur sourde et comme des aiguilles dans les poumons à chaque inspiration. Mais l'essentiel était qu'il avait sauvé la face. Ses copains de la rue l'appelaient chacun par le nom qui lui plaisait : « Mante », « Echalas » ou encore « Gros-Yeux ». « Mante », c'est son maître en quatrième année qui lui avait donné ce nom – en laissant tomber « religieuse » –, allusion à ses longs membres et à sa vélocité ; « Echalas », il le devait à l'analogie de ses jambes et de son cou avec ceux de la cigogne ou de la grue, même si « Héron » ou « Grue » auraient mieux convenu. Aucun de ces deux noms ne lui plaisait, il ne voulait entendre que « Gros-Yeux ». C'était celui que lui avait donné un policier du quartier où il habitait. Un jour qu'ils s'amusaient à briser les vitres du poste de police, la plupart des gamins s'étaient échappés sauf deux ou trois qui s'étaient constitués prisonniers. Le policier les avait fait agenouiller. « Toi, les gros yeux, là, lui avait-il lancé en lui donnant une dizaine de coups sur la tête avec ses dossiers, comment oses-tu me regarder comme ça ? Amène-moi ton père, p'tit voyou ! » Depuis ce jour, quand ses copains l'interpellaient par d'autres noms, il leur balançait des coups, mais lorsqu'ils l'appelaient « Gros-Yeux », il les ménageait ; et chaque fois qu'il abordait des jeunes de son âge, il se présentait sous ce nom. « Gros-Yeux », c'est

un nom qu'il s'était choisi pour se distinguer, un nom qu'il avait gagné, comme les grands gagnent des étoiles à chacun de leur séjour en prison.

La scolarité de Gros-Yeux avait pris fin avec la cinquième année de l'école primaire. Sa mère gagnait sa vie comme vendeuse au marché. Tous deux demeuraient dans une pièce exigüe, dans un quartier pauvre accroché à la pente de la montagne. Cessant de passer son temps à glander avec les copains du coin, il avait fini par trouver un petit boulot dans une boutique de vêtements. Le magasin de vêtements se trouvait, comme il se doit, dans un immeuble correct le long de la grand-rue, alors que l'atelier de confection croupissait dans une ruelle discrète à l'arrière. Le patron faisait travailler cinq ou six ouvrières sur des machines à coudre. Son travail à lui consistait à faire la navette entre l'atelier et le magasin pour livrer des vêtements prêts à porter à l'un ou les matériaux nécessaires à leur confection – coupons de tissu, bobines de fils et boutons – à l'autre. Un jour, à la nuit tombante, il était allé retrouver sa mère là où elle tenait son éventaire; les autres femmes rangeaient le leur, nulle part il ne l'apercevait.

— Elle est où, ma mère?

— Elle doit être en train de courir le guilledou, ha! ha! se moqua l'une d'elles.

Une autre ajouta :

— On dirait que ton père est revenu.

— Mon père?

Le gamin courut jusqu'à la rue des gargotes indiquée par la dame. Ce n'est qu'après avoir scruté les restaurants des deux côtés de la venelle empestant les relents de poisson grillé et de soupe de boudin qu'il trouva sa

mère, assise en face d'un inconnu. Comme celui-ci lui tournait le dos, il ne pouvait voir son visage. L'homme portait un blouson militaire et une casquette bleue. Gros-Yeux entra, hésitant, et sa mère lui fit signe d'approcher. Il découvrit alors le visage de ce soi-disant « père ». Quand, se tournant, l'homme tendit la main pour la lui passer dans les cheveux, le jeune garçon fit un pas en arrière. L'autre baissa le bras, gêné.

— Qu'est-ce que tu as grandi ! Pourtant, j'ai l'impression de t'avoir vu faire tes premiers pas hier ou avant-hier...

— Dis-lui bonjour. C'est un ami à ton père.

Gros-Yeux fit un vague mouvement de la tête avant d'aller s'asseoir à côté de sa mère. Maintenant, il pouvait scruter l'homme de face. Il avait de grands yeux écarquillés, et, avec son nez proéminent, il faisait assez bonne impression. Seulement, il avait une énorme tache bleue sous l'œil gauche, qui lui couvrait quasiment toute la joue. Où avait-il déjà vu une figure pareille ? Ah, oui ! Ashura, le baron au manteau vert et rouge : il a le visage moitié blanc, moitié bleu, et un gros menton. C'est le bras droit du grand boss, le docteur Hell. Ce malfrat se fait battre chaque fois par l'héroïque robot Mazinger Z, mais il n'en continue pas moins de fomenter des complots. L'envie de lui foncer dans le chou enflammait Gros-Yeux, il le toisait tout en concentrant ses forces dans ses poings.

— Même si c'est qu'une cabane, vous aurez un toit à vous, et pas de loyer à payer. Surtout, vous gagnerez trois fois ce que vous avez ici. Où trouver mieux comme boulot par les temps qui courent ?

L'homme discourait et la mère du gamin hochait la tête, le buste penché en avant, attentive à ce qu'il disait.

— Surtout que je ne sais pas quand son père va sortir... Puisque c'est vous qui me recommandez ce travail, j'ai rien à craindre.

En jetant un regard furtif au gamin qui, les deux poings sur la table, continuait de lui faire des yeux torves, l'homme demanda :

— Quel âge tu as ?

Devant sa mère, Gros-Yeux ne pouvait mentir : il préféra garder le silence, un silence pesant. C'est elle qui finit par répondre à sa place :

— Il a quatorze ans.

L'homme resta bouche bée, jouant exagérément la stupéfaction :

— Ça alors, quatorze ans et déjà si robuste ?

Contre son gré, Gros-Yeux murmura timidement :

— Mes copains, ils ont tous seize ans...

— Bien, bien, on dira que tu as terminé le collège. Bon, vous irez vous enregistrer, votre fils prendra part au tri mais seulement en deuxième ligne, et à vous deux vous gagnerez deux fois plus que les autres.

Rentrée à la maison, la mère était tout excitée, incapable de trouver le sommeil.

— Je me faisais un souci fou depuis que le propriétaire voulait récupérer la pièce qu'on occupe. Si on a un endroit où se loger, et si, en plus, on a du travail, je vais enfin pouvoir respirer !

Le père et la mère de Gros-Yeux avaient grandi ensemble à l'orphelinat. Lui avait quitté le premier l'établissement pour « faire sa vie » en allant de ville en ville. Il avait réussi à se faire embaucher dans « le corps des employés » de la mairie ; bien que ne disposant pas d'un entrepôt à lui, il était devenu responsable d'un petit quartier. C'est alors qu'il était venu chercher celle

qui deviendrait plus tard la mère de son fils. Ayant atteint l'âge de la majorité, elle était restée à l'orphelinat en tant qu'assistante, elle aidait à garder les enfants de moins de six ans. Son travail à lui consistait à récupérer des objets réformés. Certains, provenant de vols, étaient parfois d'assez bonne qualité. Il arrivait que les récupérateurs soient eux-mêmes pris pour des voleurs. Surtout quand la fréquence des vols, dans un quartier, augmentait. La police, alors, leur demandait de se présenter au poste, elle exigeait qu'un « chef de gang » accepte de se faire « épingler ». Ceux qui avaient déjà un casier judiciaire endossaient sans trop se faire prier la prétendue responsabilité des vols pour aller en prison. Et comme ils y avaient déjà touché, c'était plus facile, pour eux, d'aller démonter les portails métalliques des villas ou de voler des biens publics, du cuivre ou de l'aluminium. Ils partaient tout bonnement à la recherche d'objets à recycler, mais si, à certains indices, ils s'apercevaient que telle maison était vide, ils entraient par effraction pour la dévaliser.

Le père de Gros-Yeux avait disparu l'année où son fils avait quitté l'école. Il serait plus juste de dire que son fils avait été obligé de quitter l'école peu après la disparition de son père, pour cause de difficultés dans la situation familiale. La mère et l'enfant avaient attendu le père pendant près de deux semaines en se disant qu'il avait dû se faire prendre dans un coup de filet. D'habitude, la police appelait les familles pour leur annoncer qu'un tel était incarcéré dans telle maison d'arrêt, mais cette fois-là, il n'y avait pas eu d'appel. Un jeune homme, employé dans le même service que le père, était venu voir la mère pour la mettre au courant. Son mari s'était fait ramasser, il avait été envoyé en

rééducation. La rumeur disait que, depuis qu'un général s'était emparé du pouvoir, on attrapait ceux qui avaient un casier judiciaire, les voyous bien sûr, mais aussi les tatoués, bref tous ceux qui pouvaient inspirer un sentiment de crainte ou d'aversion à la population, quel que soit leur âge ; ils étaient regroupés dans des camps pour être rééduqués, pour faire d'eux des « hommes nouveaux ». Nombreuses étaient les personnes qui, portées disparues, étaient en réalité en rééducation dans des camps créés au sein d'unités de l'armée dans les régions. Chez Gros-Yeux, on ne menait pas la grande vie, mais on n'avait pas à s'inquiéter de savoir si on aurait de quoi manger le lendemain. Mais le père disparu, la mère avait dû se mettre à courir à droite à gauche pour faire bouillir la marmite. Quant à son fils, lorsqu'il était encore à l'école, il n'avait jamais hésité à jouer des poings et des pieds pour filer une raclée à ceux qui, dans le quartier, osaient le traiter de chenapan, de vaurien ou de gueux.

— Pas de temps à perdre, dépêchez-vous de descendre !

Tournant la tête, le conducteur venait de faire glisser la vitre derrière lui. Il pressait ses passagers de débarquer. Ceux-ci s'entraidèrent, faisant passer les bagages des uns et des autres. Une fois à terre, Gros-Yeux et sa mère récupérèrent un paquet de couvertures, un bac contenant leurs petites affaires et un sac en plastique. Le moteur grondait, crachant un nuage irrespirable de gaz d'échappement. Alors, les nouveaux arrivés virent apparaître... des astronautes : chaussés de bottes, ils portaient des casques de chantier avec une lampe frontale, semblables à ceux des mineurs ; ils avaient aussi

d'énormes gants de caoutchouc et un large masque devant la bouche. L'un d'eux s'approcha en retirant son masque : ni Gros-Yeux ni sa mère ne le reconnurent.

— C'est moi, allez, venez par là.

L'ayant identifié à sa voix, la mère entraîna son fils en lui prenant la main. Ashura jeta le paquet de couvertures sur une épaule, saisit le sac d'une main et se mit en route. Gros-Yeux et sa mère le suivirent en portant ensemble le bac contenant leurs petites affaires. En bas du versant où montaient les camions en ronflant et en soulevant une nuée de poussière, ils virent vaciller de modestes lueurs.

En s'approchant, ils se rendirent compte que chaque lumière correspondait à une cabane, chacune d'apparence différente. Il y avait des tentes, des baraques montées grossièrement avec des restes de contreplaqué et couvertes d'une bâche en plastique. D'autres étaient faites d'un assemblage d'enseignes de magasins en plexiglas et de cartons. Elles s'égrenaient en enfilade le long du chemin, séparées par de petits intervalles permettant tout juste à une personne de passer. La lumière aux fenêtres attestait de la présence d'occupants. Ici et là, un espace plus large entrecoupait la suite des cabanes. Autour d'un feu où bouillait une soupe, des hommes buvaient du *makkolli* et du *soju*. Ashura leur présenta la mère de Gros-Yeux.

— Elle est comme ma sœur. Elle est enregistrée au bureau de l'administration, traitez-la bien.

— Allons bon, encore des bras en plus!

Ils parlaient entre eux sans prêter la moindre attention au garçon resté derrière eux. C'est l'homme qui soufflait sur le feu au-dessus duquel était suspendue leur soupe, qui avait grommelé en fronçant les sourcils.

Ashura répliqua sur un ton sans appel qu'elle venait travailler ici en toute légitimité :

— Oui, on est en tout quarante-cinq personnes inscrites officiellement dans mon équipe.

— Chef, dans notre section, on a de quoi se faire du souci, le butin est de plus en plus maigre.

— Y a des hauts et des bas... Qui veut bien me donner un coup de main? Après, je paie une tournée de *soju*. La cabane du plâtrier doit être vide...

— Ça date d'il y a déjà trois jours! S'il y avait des choses qui pouvaient encore servir, elles doivent être parties depuis le temps!

La mère et son fils suivirent Ashura. Dans la cabane, en effet, il ne restait rien. Le linoléum avait disparu, seuls les cartons de dessous, ceux qui servaient de fondement, étaient encore là, saturés d'humidité. En les soulevant, l'un des deux hommes qui accompagnaient le chef, remarqua :

— Ça alors, ils ont laissé le polystyrène.

— On va récupérer tout ça et le mettre à côté de chez moi, ordonna Ashura.

— Le chef, chuchota l'un des deux hommes en gloussant, en bon veuf qu'il est, il veut pas laisser sa sœur trop loin de lui...

Ashura fit la sourde oreille. Il rassemblait quelques petites choses qui pouvaient être utiles.

— C'est bon. En moins d'une heure on aura mis de nouveaux cartons et du lino.

Gros-Yeux et sa mère suivirent Ashura jusqu'au bout du chemin, là où l'alignement des cabanes prenait fin. L'emplacement avait l'air bien, un peu à l'écart des autres cabanes, assez loin de la route empruntée par les camions. Les trois hommes allèrent chercher du matériel, de quoi

monter une cabane. Pendant ce temps, Gros-Yeux et sa mère attendaient, assis sur leurs talons, à côté de chez Ashura, leurs modestes possessions entreposées près d'eux.

— Ben, je croyais qu'on allait s'installer dans un village, grommela le jeune garçon.

La mère répondit dans un soupir :

— Ici aussi, c'est un endroit où vivent des gens.

— Tu dis des gens..., répondit son fils, de mauvaise humeur, moi je vois que des montagnes d'ordures qui puent, et des mouches!

La mère répliqua sur un ton qu'elle aurait voulu enjoué :

— Ils disent que tout ça, ça devient de l'argent!

Le gosse ne voyait pas de quoi était composée cette montagne qui se dressait toute noire dans l'obscurité. Les trois gaillards réapparurent tirant un chariot débordant de matériaux divers, repêchés dans les ordures. Des rondins de différentes longueurs, des cageots du marché au poisson, du polyéthylène, des bâches réformées d'échoppes, des pièces de feutrine noire provenant de serres, des bouts de linoléum de toutes les couleurs... Et sans plus attendre, l'endroit se transforma en un chantier bruisant d'animation. Les habitants des cabanes voisines sortirent les uns après les autres pour donner un coup de main. Ashura dirigeait les travaux.

Ils coupèrent les rondins à la même longueur avant de les dresser pour en faire les montants de la cabane. Pour les murs, ils disposèrent de manière assez grossière des planchettes récupérées à l'aide d'un tire-clou dans des cageots de poissons. Ils doublèrent les planches de feuilles de polyéthylène et de plaques de polystyrène, et clouèrent des cartons par-dessus. Sur le sol, ils étalèrent du plastique, du polystyrène et des cartons, puis

déroulèrent du linoléum. Le toit fut fait de planchettes fixées sur des tasseaux de bois, recouvertes là aussi de polystyrène, de cartons, de feutrine et, pour finir, de linoléum sur lequel ils étendirent une bâche d'échoppe. Ainsi s'acheva la construction d'une cabane de douze mètres carrés. Elevée tout près de celle d'Ashura – on aurait même dit qu'à elles deux, elles formaient un seul et même logis –, elle semblait assez grande vue de face. Ashura fit naître la lumière à l'intérieur en allumant une bougie collée sur un galet plat. Quand la mère de Gros-Yeux se mit à frotter le sol à l'aide d'un vieux vêtement en guise de chiffon, le motif floral du linoléum parut presque somptueux à la lumière de la flamme.

— Oh, c'est magique! s'exclama-t-elle à plusieurs reprises en regardant la pièce. Si en plus on avait un poêle à mazout, on pourrait se faire cuire du riz...

Ashura répliqua en balançant la tête (le clair-obscur rendait la tache bleue de sa joue encore plus visible) :

— Pas de souci, ce genre de choses, ça se trouve. Bon, maintenant, vous devez avoir faim... et envie de prendre un verre. Suivez-moi.

Ils parvinrent à un espace ouvert où un feu de bois était allumé. Ashura confia quelques billets à l'un des hommes qui l'avaient aidé à monter la cabane.

— Va chercher des paquets de *ramen* et quelques bouteilles de *soju*.

Quelque chose de savoureux bouillait dans la casserole posée sur leur poêle de fortune, un bidon métallique coupé en deux.

— On va se mettre quoi, sous la dent, pour accompagner nos verres? demanda Ashura.

Un homme avec un casque de chantier vissé sur la tête répondit :

— Ça ? C'est une soupe de cochonnaille. On a eu la main un peu lourde sur la poudre de piment, ça va être épicé...

Celui qui était parti faire des emplettes revint avec un sac en plastique. Ashura lui prit les paquets de *ramen*. D'un geste énergique, il déchira les emballages et versa la sauce en sachets dans la soupe. Alors qu'il s'apprêtait à y ajouter les nouilles instantanées, l'homme au casque le retint :

— Chef, ce sera pour après... on va d'abord manger les bons morceaux.

— Dis donc, ça se présente bien aujourd'hui ! On dirait du vrai jambon, ça vient de la Collective ?

— Ben oui, commenta l'un des hommes, il faut s'entraider. Chef, vous devriez passer chez les indépendants et obtenir, vous aussi, une concession comme ça.

— Tu sais combien il faut verser ? demanda l'homme au casque.

Ashura grommela :

— Nous, on n'a pas de piston, non plus.

— Dans la zone de la concession municipale, y a rien à bouffer. Les places en or, elles sont toutes prises par les indépendants.

Le casqué sortit de la poche de sa veste une cuillère tordue, il la frotta deux ou trois fois contre sa veste avant de la plonger dans la soupe pour la goûter.

— C'est bon, à se damner !

Ashura mit des morceaux de saucisse et de jambon et beaucoup de soupe dans une petite gamelle noire et cabossée qu'il tendit à la mère et à son fils.

— Vous, les nouveaux arrivés, vous êtes les hôtes du festin de ce soir, profitez-en !

La mère goûta timidement, puis elle dit à son fils d'une petite voix :

— On dirait vraiment de la « soupe bataillon », le ragoût de *kimchi* et de saucisse des rations militaires américaines.

Dès qu'il eut goûté un morceau de saucisse, Gros-Yeux disputa le reste à sa mère. Les hommes se firent servir du *soju* dans des pots de yaourts de récupération qu'ils avaient nettoyés et dont ils avaient découpé le col. Attirées par l'odeur du brouet, les mouches ne tardèrent pas à s'inviter. Impitoyables, elles mettaient à profit le court instant entre le moment où les baguettes tiraient un morceau de la soupe et celui où elles s'approchaient des bouches, pour prendre position sur les aliments, n'en partant même pas quand les convives soufflaient dessus pour les chasser, et ne s'envolant qu'au tout dernier moment, quand les aliments touchaient le bout des langues.

— Fichez le camp, salopes ! Elles sont encore pleines de vie.

— En général, la nuit, elles sont moins teigneuses... C'est à cause du feu, sans doute.

— Ah là là ! je pensais plus les voir avec la fin de l'été, va falloir patienter encore, jusqu'à la fête des moissons !

— L'été, à force, on en bouffe bien une pleine gourde... c'est nourrissant !

Gros-Yeux, bien qu'il prît soin de les chasser, finit par en avaler une qui était tombée dans sa soupe. Il toussa, s'étrangla. Ashura proposa un peu plus de soupe à la mère, cette fois avec les nouilles bouillies. Puis, se tournant vers le garçon :

— Pour devenir un vrai travailleur, lui dit-il, faut apprendre à manger, à se débrouiller dans la vie !

Pendant que les adultes trinquaient en échangeant leurs verres, Gros-Yeux revint à la cabane nouvellement construite – sa mère était restée auprès d’Ashura pour en savoir un peu plus sur son nouvel emploi. Le garçon alluma la bougie puis s’étendit sur le linoléum reluisant de propreté. Il eut l’impression qu’ici, c’était plus spacieux et plus intime à la fois que là où ils étaient avant. A un moment, il lui sembla voir paraître une tête à la porte, mais elle disparut aussitôt. Il garda les yeux fixés sur l’entrée. La tête du curieux se montra de nouveau, prudemment.

— Qui c’est ?

Gros-Yeux n’entendit, en guise de réponse, qu’un glossement. Il s’avança sur les genoux, s’approcha des deux rondins de bois qui, avec la feuille de plastique tendue, constituaient l’entrée. L’auteur du rire apparut subitement. Un garçon qui avait l’air beaucoup plus jeune que lui. Il portait une casquette de baseball déchirée, la visière tournée sur le côté. Vêtu d’un maillot de corps, il nageait dans un jean trop grand, dont le bas avait été coupé.

— Qu’est-ce que tu fous là, toi ?

— Et toi, qu’est-ce que tu fais ? Hi hi !

Agacé, Gros-Yeux arracha la casquette de la tête de l’enfant. Elle portait en petits caractères le nom d’une équipe de baseball de collègue ; trop grande elle aussi, elle avait été reprise à l’arrière.

— Hé, s’te plaît... rends-la-moi ! fit le gamin en entrant avec ses chaussures sans se gêner.

Quand Gros-Yeux fit le geste de lui donner un coup de poing, il vit la moitié gauche de sa tête totalement

dégarnie ; la peau, toute blanche, était fripée. Il jeta la casquette dehors puis se précipita à son tour à l'extérieur. Le garçon courut la reprendre pour la remettre sur sa tête, puis il cracha par terre devant ses pieds en grommelant :

— Hé, putain !

— Allez, t'en fais pas. Tu habites où ?

— Lààà !

Il poussait les lèvres en direction de la cabane d'à côté.

— Chez Ashura ?... Je veux dire, chez le chef de la section ? demanda Gros-Yeux.

L'autre confirma d'un hochement de la tête puis se mit à débiter des choses qu'on ne lui avait pas demandées :

— Le chef, c'est mon père. On vit tous les deux ici, j'ai pas de mère. Mon père, il me parle jamais.

— Pourquoi ?

Il baissa la tête.

— Parce que je suis pas bien dégourdi.

Gros-Yeux pensait en effet qu'il devait avoir, comme on dit, un asticot dans la noisette, ce dont il venait de convenir lui-même. Mais s'il était le fils d'Ashura, il allait devoir s'entendre avec lui. Levant la main, il lui fit signe d'attendre un instant. Il fouilla dans la boîte de tôle où il gardait ses petits trésors et en tira le robot Super Mazinger.

— Il est à toi. C'est un robot invincible.

Pour Gros-Yeux, c'était un souvenir d'enfance, bien sûr, qu'il aurait eu honte de montrer à des garçons de son âge. Bien que l'articulation des bras en plastique fût devenue un peu lâche, le ressort qui lançait les missiles était encore très bon. C'était un de ces jouets trouvés par son père dans un lot d'objets mis au rebut,

et qu'il lui avait rapportés. Outre ce robot, il avait aussi des petites voitures de course, des blocs de bois pour construire une maison. Le jour où il avait reçu ces cadeaux, il avait eu droit, en plus, à des bananes.

— Regarde, quand on appuie ici...

Gros-Yeux appuya sur la partie saillante de l'articulation, et le bras se détacha et se propulsa comme une flèche, le poing fermé en avant. Le gamin éclata de rire en trépignant. Gros-Yeux ramassa le bras, le remit à sa place et tendit le robot à l'enfant.

— Comment tu t'appelles?

— Le Pelé, hi hi!

— Le Pelé? Comment on peut s'appeler comme ça?... demanda Gros-Yeux tout en se disant qu'après tout, ce gamin lui plaisait bien. Cela le rassurait d'apprendre qu'ici aussi on appelait les autres par leur surnom comme au village où il vivait auparavant sur les hauteurs de la grande banlieue.

— Quel âge tu as?

L'autre ouvrit les deux mains puis les referma, ne laissant libre qu'un seul petit doigt dressé. Gros-Yeux fut surpris. Quoi, il avait onze ans, juste trois ans de moins que lui! Plantant son index dans la poitrine de Gros-Yeux, le Pelé demanda à son tour :

— Et toi, comment tu t'appelles?

— Moi, c'est Gros-Yeux.

— Gros-Yeux, hi hi! Gros... Gros-Yeux!

Quel drôle de nom! pensait-il. Et de rigoler en se pliant en deux, au point de toucher presque le sol de la tête. D'un signe des doigts, il invita son aîné à le suivre, et prit les devants d'un pas rapide.

— Hé, p'tit voyou! où tu vas comme ça? demanda Gros-Yeux qui hésitait.

Le gamin se retourna brusquement pour chuchoter, un doigt sur les lèvres :

— C'est un grand secret. Mon père, ou les grands, si jamais ils savaient, ça ferait du foin!

— Mais où tu vas comme ça?

— Viens!

Gros-Yeux suivit le Pelé sur le chemin bordé de cabanes de toute sorte, qui montait vers le sommet de la colline. Pas moins de deux mille foyers, disait-on, vivaient là, dans ces cahutes alignées côte à côte, aussi bien sur les replats que sur la pente. De chacune d'elles, une pâle lumière s'échappait par une petite fenêtre fermée par une feuille de plastique. L'enfilade de cabanes cédait la place, ici et là, à des espaces plus larges où des adultes étaient rassemblés autour de bouteilles et où les enfants couraient, passant d'une impasse à une autre. Marchant d'un pas rapide, les deux garçons laissèrent les dernières cabanes derrière eux pour descendre sur l'autre versant de la colline. L'herbe humide en fouettant leurs chevilles leur donnait une sensation de froid.

Le nom de ce village, Gros-Yeux l'avait appris au moment de quitter le centre de collecte des ordures en ville. En entendant parler de Kkotseom, l'Île aux Fleurs, il avait imaginé un paradis au bord de la mer.

Loin maintenant de la montagne d'ordures et du village de cabanes, ils atteignirent la zone ouest de l'Île aux Fleurs, laquelle était de forme triangulaire. Tout en bas, ils devinaient le fleuve, noyé dans l'obscurité; les traînées de lumière des automobiles roulant sur la route le long de la rive se reflétaient à sa surface.

— Qu'est-ce que tu fais? Dépêche-toi!

Le Pelé tira Gros-Yeux de sa contemplation. Un entrelacs d'herbes s'accrochait à leurs pieds dans le

champ qu'ils traversaient. Le Pelé s'arrêta sur une dune de sable où le vent soufflait dans les branches d'un grand saule et sur les roseaux. Gros-Yeux regarda autour de lui. Loin, du côté est, un pont illuminé resplendissait. Il se souvint que le camion qui l'avait amené là avait tourné à gauche pour s'acheminer jusqu'à l'Île aux Fleurs après l'avoir franchi. Sur cette zone, une seconde montagne d'ordures encore plus élevée dominait le fleuve. Il était trop tard pour travailler, tous les camions étaient partis. Le Pelé s'accroupit et se mit à creuser le sable à deux mains tout en disant à son compagnon :

— Essaie toi aussi par là.

Gros-Yeux tira sur une corde enfouie dans le sable. Ses extrémités étaient attachées à deux perches émergeant à peine du sol. Quand ils tirèrent chacun de leur côté, les perches se redressèrent en déployant une toile de tente. D'un sac en plastique, le Pelé tira des allumettes et une bougie. Il en alluma une. Deux murets bas en vrai béton délimitaient un angle, le sol était couvert d'un carton épais, lui-même recouvert d'une toile de tente à larges rayures blanches et bleues. Dressé sur le versant de la colline, l'abri se voyait comme un coup de dent dans une baguette de pain.

— C'est notre QG, déclara fièrement le Pelé avant de déposer le robot Mazinger dans une boîte. Gros-Yeux regardait, admiratif, autour de lui.

— Whaou! on dirait une vraie maison.

— Oui, c'est un peu ça, fit le Pelé en frappant la murette du dos de la main à l'instar de son copain. Gros-Yeux apprit que l'endroit avait été un poste d'observation de l'armée. Les enfants avaient tapissé le sol de cartons, de bâches, de feuilles de plastique trouvés dans la décharge, pour se fabriquer un coin confortable,

bien à eux. Ils avaient même arrangé un auvent sur la façade pour se protéger du soleil et de la pluie. Quand ils n'étaient pas là, ils dénouaient les cordes pour rabattre le tout et dissimuler leur gîte aux yeux d'éventuels passants. C'était comme un rideau de théâtre qui fait surgir subitement un autre monde, avec un véritable effet dramatique. De l'intérieur, on avait une vue sur un paysage tout autre que celui qu'on apercevait du haut de la colline de sable. Dans le cadre constitué par les deux murettes et la toile de l'auvent, les roseaux et le saule se dressaient comme un décor au milieu duquel un fleuve coulait lentement, avec la lune en arrière-plan. Au loin, de l'autre côté du fleuve, on voyait scintiller les lumières de la ville.

— Vous avez un chouette QG! reprit Gros-Yeux, non sans laisser paraître son envie et son admiration.

— Si jamais notre chef le sait, je vais ramasser une de ces raclées, hi hi! murmura le Pelé en montrant des magazines qu'il avait sortis du tiroir d'une petite table basse rangée au fond de l'abri, et en en tournant les pages. Mais la crainte de la punition ne faisait pas le poids face à la fierté qu'il éprouvait à les montrer à son ami. Gros-Yeux savait très bien ce qu'il y avait dans ce genre de revues que les aînés de son ancien village lui avaient déjà montrées. C'étaient des magazines pour adultes importés de l'étranger, dont les pages étaient remplies, d'un bout à l'autre, de photos d'hommes et de femmes à poil.

— Votre chef, c'est qui?

— La Taupe... il est redoutable.

— Quel âge il a?

— Je sais pas, en tout cas il est aussi grand qu'un adulte. Il est plus costaud que toi. Il travaille bien, aussi.

Tous deux restèrent un bon moment sans rien dire, les genoux remontés sous le menton. Gros-Yeux se disait que son copain avait une qualité : il ne parlait pas trop, du moins tant qu'on ne lui posait pas de questions. Il avait l'air d'avoir du flair, même si son langage ne le laissait pas vraiment supposer. C'était sans doute quelqu'un de réfléchi. Quand on a été beaucoup harcelé, moqué par les autres, on devient prudent. Lui aussi était un garçon discret, habitué à la solitude.

— Tu aimes cet endroit ? demanda Gros-Yeux.

Son jeune ami hochait la tête plusieurs fois pour dire oui.

— Tu viens dans la journée aussi ?

— Je viens n'importe quand. Les autres, ils viennent plutôt le soir.

Hésitant un peu, Gros-Yeux demanda encore :

— Ton père... heu... eh bien... est-ce qu'il est gentil ?

— J'sais pas, i'm'dit jamais rien.

— A partir de demain, ma mère et moi on va travailler sous les ordres de ton père...

— Ici, les enfants, i'peuvent pas travailler. A part la Taupe et toi, murmura-t-il. Peut-être que mon père et ta mère, i'vont pieuter ensemble, hi hi !

Gros-Yeux donna un grand coup sur la casquette du gamin, lequel s'affaissa en geignant comme s'il était sur le point de mourir.

— Me frappe pas, putain !

— Voyou, c'est toi qui as commencé !

S'éloignant d'une démarche de canard, le Pelé se massait le crâne des deux mains.

— Moi, j'ai pas de mère, toi, t'as pas de père. Mon père, i'vivait avec une femme, mais elle a fichu le camp.

— Moi, un père, j'en ai un. Comment est-ce qu'on peut vivre avec n'importe qui ?

— Ici, tout le monde fait comme ça.

Le Pelé remit sa casquette, puis il supplia :

— Me frappe plus à la tête, merde ! Quand j'étais petit, ma mère elle m'a versé de l'eau bouillante. C'est pour ça que je suis un peu zinzin.

— Bon, d'accord, c'est promis. Demain, on reviendra ici.

Ils éteignirent la bougie et abattirent la toile de tente avant de prendre le chemin du retour. En route, le Pelé s'agenouilla dans un sillon pour arracher une poignée de gousses qu'il tendit à son nouvel ami.

— Tiens, essaie, c'est bon.

Gros-Yeux secoua la terre, les essuya vaguement. Ils longeaient un champ de cacahuètes. Une fois ouvertes, les cosses laissèrent paraître les graines roses.

— Si on se fait prendre, i'vont nous taper dessus, hi hi !

— A qui c'est ?

— Aux gens du village, de l'autre côté de la petite rivière.

Alors qu'ils n'étaient plus très loin des premières cabanes des ouvriers, le Pelé se jeta à plat ventre par terre tout en intimant à Gros-Yeux, d'un geste, de faire de même. Surpris, ce dernier l'imita bien que n'ayant rien aperçu ni entendu. Se redressant à moitié, il grommela :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Chut ! bouge pas, fit le Pelé en appuyant sur la nuque de son compagnon.

Toujours ignorant de ce qui se passait, Gros-Yeux attendit. L'herbe humide lui caressait les flancs. Un bon moment plus tard, le Pelé se releva. Son ami l'imita,

explorant du regard les alentours. Il entendit les grosses voix d'adultes en pleine altercation, d'autres en train de chanter, toutes semblant venir de loin. Les yeux fixés sur un point dans le noir, le Pelé dit enfin :

— Ils sont passés.

— Qui « ils » ?

— Y a que moi qui vois.

Gros-Yeux avait le sentiment que son copain se fichait de lui.

— Putain, c'est des fantômes, ou quoi ? gronda-t-il.

— Les lueurs bleues, je suis le seul à les voir.

Saisi d'une peur inexplicable, Gros-Yeux prit les devants sur le chemin qui montait. Parvenu en haut, il retrouva les lumières du bidonville et la montagne d'ordures.

*

Roulé en boule, bien qu'entendant déjà la rumeur au-dehors, Gros-Yeux restait couché. Sa mère arracha sa couverture sans pitié.

— Allez, debout ! fit-elle en le secouant. Au boulot !

Il s'assit avec effort, les paupières encore soudées. Sa mère le mit debout en le tirant par les bras.

— Va-t-il falloir que je t'habille, à ton âge ?

L'adolescent enfila son pantalon en trébuchant et passa un tee-shirt pendant que sa mère se métamorphosait en astronaute : chapeau rond surélevé, de ceux que les paysannes portent dans les champs, sous lequel elle avait glissé une serviette, et masque qui lui mangeait la moitié du visage. Elle enfila une paire de gants en coton puis une autre, par-dessus, en caoutchouc épais. Elle prit un râteau pas plus long que l'avant-bras. Elle

portait aussi des bottes qui lui montaient jusqu'aux genoux et qui la faisaient ressembler à un ramasseur de coquillages dans les vasières. Elle enfonça sur la tête de son fils un képi militaire troué qu'elle avait sorti d'on ne sait où et elle lui tendit une paire de gants en coton et une autre en caoutchouc, ainsi que des bottes militaires défraîchies.

— C'est monsieur le chef qui nous a préparé tout ça, allez dépêche-toi ! fit la voix de la mère, nasillant derrière son masque.

La visière du képi lui descendait jusqu'à la racine du nez, et les bottes étaient si grandes qu'il y avait du jeu devant les orteils et derrière le talon. Malgré cela, le gamin se sentait fier d'être considéré, à compter de ce jour, comme un travailleur à part entière. Il enfila ses deux paires de gants, comme il l'avait vu faire à sa mère, avant de prendre, lui aussi, un râteau. Devant leur cabane, deux paniers ovales munis de bretelles attendaient. La mère en prit un sur son dos, son fils fit de même. Du coup, il eut l'impression d'avoir grandi de quelques pouces. Sur le chemin devant les cabanes, une foule d'ouvriers, dans un accoutrement identique, marchaient en rangs serrés dans la même direction. Parvenus au terre-plein où les camions avaient fait demi-tour la veille, les travailleurs se dispersèrent, pressant le pas comme s'ils se disputaient les premières places. Chacun connaissait parfaitement l'endroit où il devait se rendre.

Ashura, qui avait remonté la procession à contre-courant, prit la mère par l'épaule :

- Pourquoi vous traînez comme ça ? grommela-t-il.
- Désolée, il y a tellement de monde...
- Bon, vous voyez les deux tas, là-bas ?

— J'en vois quatre.

— Je parle des plus gros, à droite c'est la zone pour ceux de la mairie, à gauche, c'est pour les privés. Nous, on s'occupe de ceux de droite.

Il n'avait rien dit au jeune garçon, c'est à peine s'il avait, d'un rapide coup d'œil, remarqué sa présence. C'était déjà bien, devait-il penser, qu'il ne traînât pas son panier par terre. Les tas en question étaient des montagnes d'ordures de toute sorte. Une fois que les ouvriers avaient récupéré ce qu'ils voulaient sauver, des bulldozers aplanissaient le reste. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils sentaient leurs pieds s'enfoncer, parfois crochetés par des bouts de ferraille; il leur fallait les secouer pour se dégager. De la hauteur où ils se trouvaient, ils apercevaient la voie express le long du fleuve et le pont conduisant à l'Île aux Fleurs où des camions, tous phares allumés, avançaient à la queue leu leu dans un nuage de poussière. Les responsables de chaque zone appelaient les travailleurs qui leur avaient été affectés, dans une cacophonie invraisemblable.

— Allez, mettez-vous en rang sur deux files, pas de temps à perdre!

Ashura expliquait que le matin, entre cinq heures et neuf heures, c'était le créneau en or, c'est là qu'il fallait s'activer le plus, c'est là qu'on trouvait le plus de choses. L'autre créneau, d'un rendement moindre, était de midi à la tombée du jour. On travaillait douze heures par jour. Les employés – ceux qui avaient été légalement enregistrés pour travailler dans la concession de la mairie – attendaient en rang les camions de leur secteur. Comme ils avaient payé une commission, ils étaient prioritaires pour entrer sur le chantier et fouiller les premiers. Ensuite, les autres avaient le droit de fourrager à leur tour dans ce

qui restait. Sans jamais la lâcher, Ashura ne cessait de fournir ses explications à la mère.

— Celui qui repère le premier emporte, c'est clair? Les trucs en plastique, le polyéthylène, tout ça, ça passe après : ce qu'il faut surtout repérer, c'est les choses comme les rouleaux de linoléum, les bâches, tout ce qui est en métal, ça, il faut tout garder. Les bouteilles en verre aussi ça compte. Le carton, ça passe avant les tissus et les vêtements, à moins que ce soient des choses bien.

Il donna aussi quelques conseils à Gros-Yeux :

— Toi, t'es pas un travailleur à part entière, tu dois rester tout près de ta mère et repérer des choses qu'elle aurait pas vues. Quand son panier est plein, c'est à toi d'aller le vider.

Les premiers camions arrivaient. Venant surtout du centre-ville et des zones commerciales, les ordures acheminées à l'aube contenaient beaucoup de choses à récupérer. Les ordures ménagères des lotissements et des complexes d'appartements arrivaient à partir de midi. L'après-midi, c'était le tour des déchets industriels ou ceux provenant des chantiers de construction. Phares allumés, les camions gravissaient lentement la pente, auréolés d'une nuée noire de mouches. Le responsable du secteur cria d'une voix forte le numéro collé sur le pare-brise, et l'un des collecteurs s'avança promptement, guidant par gestes le véhicule pour l'amener à l'endroit précis où il devait décharger son butin. « Encore! Encore! » criait le guide. Le camion tourna en dessinant un grand cercle, puis fit machine arrière et s'immobilisa. Dès que la benne, en se levant, eut dégorgé son contenu, les collecteurs se lancèrent à l'assaut. Les camions continuaient d'affluer sur le site. A un moment, Ashura annonça à ses employés :

— Voilà le nôtre!

Un type casqué, tout petit, que Gros-Yeux avait aperçu la veille dans l'espace où le groupe d'Ashura s'était assemblé, s'avança pour guider le véhicule. Celui-ci fit un cercle complet avant de vider sa benne. D'autres camions continuaient d'arriver. Les collecteurs s'étaient déjà jetés sur les tas d'ordures quand un autre camion survint. Il dut freiner d'urgence. La vitre de la cabine descendit :

— Tu veux mourir, toi? fit le conducteur en passant la tête. C'est qui le responsable de ce secteur?

Ashura leva la main. Quand le chauffeur l'aperçut dans la lumière des phares, il vociféra :

— Merde! tu veux que j'aille bouffer la tambouille de la taule?

— J'ai beau leur dire tous les jours de faire attention... Allez, désolé, fais pas le méchant.

— Tu sais combien y ont laissé leur peau quand on décharge?

— Oui, oui, j'ai compris.

Brandissant un rondin ramassé à ses pieds, Ashura s'approcha du tas d'ordures en hurlant après ses collecteurs pour les disperser :

— Qui est-ce qui ose commencer alors que j'ai pas encore donné le signal? Si jamais y a un accident, on perd tous notre permis, nos droits, c'est fini, compris?

Une fois que les camions eurent tous effectué leur manœuvre à reculons et déversé le contenu de leur benne, le chef, s'étant assuré que l'opération de déchargement était terminée, lança l'ordre : « Au boulot! », l'accompagnant d'un grand geste du bras.

Les collecteurs, une bonne quarantaine de personnes, se jetèrent littéralement sur l'amoncellement

d'ordures, plus haut qu'un adulte. Bien qu'elle s'attaquât pour la première fois à pareille tâche, la mère de Gros-Yeux, imitant ses collègues, réussit à grimper jusqu'en haut en balançant énergiquement bras et jambes. Son fils ne l'avait pas lâchée d'une semelle. Ashura, qui était resté tout près d'elle, mit dans son panier une bonbonne d'eau en plastique, déformée. Gros-Yeux réussit à dégager des pots de yaourts, des flacons de produits cosmétiques, des gourdes, des bassinets abîmés, des canettes, des bouteilles, qu'il jetait dans son panier. La plupart des autres, équipés d'une lampe frontale fixée sur leur casque, repéraient plus facilement leur butin alors que la mère devait approcher de ses yeux, pour les identifier, les objets qu'elle parvenait à extraire dans l'obscurité. Il lui arrivait souvent de se faire griller la politesse. Gros-Yeux s'activait de son mieux auprès d'elle.

Ils procédaient de haut en bas, récupéraient dans un premier temps ce qui émergeait, puis donnaient des coups de râteau en reculant pour retourner les gravats. Lorsqu'ils atteignaient le bas, l'amoncellement était déjà moins élevé et plus étendu. Ils le gravissaient une deuxième fois en fouillant plus en profondeur, plus en largeur aussi. Ils descendaient sur l'autre versant en ratissant minutieusement. Il fallait entre dix et quinze minutes pour venir à bout de la charge de tout un camion. Une deuxième équipe passait derrière pour ne rien manquer.

Le ciel s'embrasait petit à petit, le soleil se levait. Ce qu'ils foulaient aux pieds leur paraissait sale, bien sûr, dégoûtant. C'était blanc, noir, jaune, vert, bariolé, scintillant, poli, carré, anguleux, rond, allongé, ramolli, raide, c'était coincé ou à peine émergé, ça roulait, c'était

âtre, nauséabond, suffocant, pestilentiel, répugnant et toujours étrange. Bien qu'il s'agît de choses tout à fait communes, quand ils en découvraient des éléments séparés, comme par exemple une jambe de poupée, cela faisait peur. Une fois, Gros-Yeux enfonça bêtement son râteau dans quelque chose qui avait fait reculer sa mère horrifiée : ce qu'il souleva éclata en laissant s'écouler un liquide. Cela ressemblait à un chat. A l'endroit des yeux, il y avait deux cavités vides. Les deux oreilles pointues de chaque côté de la tête ne laissaient aucun doute, il s'agissait bien d'un chat. Il avait des canines, mais point de ventre. A la place, un tas d'asticots grouillants. Il en pleuvait sur les bottes du jeune garçon. Dégoûté, celui-ci jeta le cadavre aussi loin qu'il put. Il ne tarderait pas à comprendre que tout cela faisait partie de ces choses qu'une ville abandonnait au même titre que les canettes écrasées, les bouteilles de *soju* remplies de mégots, avec des empreintes de rouge à lèvres sur le goulot. Des choses tout imprégnées, à leur façon, de tristesse, de mélancolie. C'est ce qui les avait rendues étranges, c'est ce qui lui faisait si peur. Une fois le soleil levé, une multitude invraisemblable de mouches venait se jeter sur les ordures, et sur les collecteurs.

Venus de tous les différents arrondissements de la grande ville, les camions n'arrêtaient pas d'arriver. La décharge publique s'étendait, d'est en ouest, sur toute la partie sud de l'Ile aux Fleurs. Elle se partageait en une zone municipale couvrant l'équivalent de soixantedix stades de baseball, et une zone réservée aux indépendants, correspondant à environ une centaine de stades. Les ordures produites par les vingt et un arrondissements de la ville étaient livrées à des équipes qui

avaient payé une redevance à leur chef, laquelle leur permettait d'accéder aux ordures provenant de plusieurs arrondissements. Quand les collecteurs en avaient terminé avec un tas, ils s'attaquaient à celui d'à côté. Une fois que ces privilégiés avaient fini leur récolte, les autres collecteurs pouvaient à leur tour entrer en jeu. Pour finir, d'autres camions venaient recouvrir les ordures d'une épaisse couche de terre. Ainsi se terminait le travail de la matinée.

Cela faisait déjà plus d'un mois que Gros-Yeux et sa mère étaient arrivés à l'Île aux Fleurs. Le premier jour, la mère avait dit que c'était un endroit comme les autres, un lieu où vivaient des gens comme tout le monde. Pourtant, c'était bel et bien un dépotoir, un emplacement où venaient échouer les objets que les gens n'utilisaient plus, les choses qu'ils délaissaient, bref, tout ce dont ils ne voulaient plus ; et ceux qui vivaient ici, c'était aussi des gens que la ville avait abandonnés et chassés.

Gros-Yeux, maintenant, regrettait les vieilles venelles du quartier où il habitait avant, à flanc de montagne, ces ruelles en pente qui partaient en tous sens, serpentant le long de murs de ciment peints et repeints, couche après couche, de couleurs criardes ; il regrettait les cabots ébouriffés, sales et constamment en rut ; il regrettait les grands-mères qui, assises en plein milieu, buvaient du *makkolli*, les seins pendant sous leur chemise trouée ; il regrettait même les briquettes consumées en train de se déliter dans les recoins, et les sachets de *ramen* voltigeant de-ci de-là au gré du vent ; il regrettait ces moments où il se perdait dans ce dédale,

tournait en rond, montant et redescendant ; il regrettait le chant d'une petite fille à sa fenêtre, berçant dans son dos un petit frère presque aussi grand qu'elle, enfermée à la maison par ses parents partis au travail ; il regrettait les fleurs d'été sur les terrasses où s'alignaient les jarres de sauces et où flottait au vent le linge étendu sur un fil ; il regrettait les lumières aux fenêtres quand le ciel était noir ; et le marché, si chouette, le marché !

Au terme de ses navettes, il retrouvait les jeunes ouvrières des ateliers de confection qui chantaient en écoutant la radio, le volume à fond ; elles venaient, tout en gloussant, lui enfourner dans la bouche des raviolis frits ; et, à ses yeux, les fringues que façonnaient leurs doigts de fée étaient encore plus belles que les fleurs. Sur le stand que tenait sa mère en bordure du marché, les légumes respiraient la fraîcheur, et les poissons, régulièrement aspergés ou congelés dans la glace, luisaient comme des sous neufs. Là-bas, c'était la vraie vie.

Pourtant, il ne trouvait pas sa nouvelle vie dans l'île insupportable ni ennuyeuse. C'était juste un autre monde.

Bien que passant le plus clair de son temps dans les allées du marché juché à flanc de colline, il avait vécu là comme on vit en ville, fréquentant l'école, côtoyant la banque, le poste de police ou le cinéma, utilisant les autobus, le métro et les passerelles pour piétons. Et un beau jour, tout à coup, sa mère et lui étaient passés à travers un trou magique, ou bien ils avaient plongé dans un puits ou franchi une porte antique, et ils avaient surgi de l'autre côté, comme dans un rêve, chez des extraterrestres. Et là, le jeune garçon qu'il était s'étonnait de constater qu'on fabriquât, dans ce monde, autant de choses que riches et pauvres achetaient pour

se nourrir, s'habiller, utiliser ou simplement posséder avant de les jeter, et que toutes ces choses fussent, en fin de course, acheminées ici même.

Au début, comme le lui avait ordonné Ashura, Gros-Yeux suivait sa mère, membre de l'équipe de tête, celle qui intervenait en premier. Mais sa présence auprès d'elle suscitait des jalousies et des plaintes chez les employés de la seconde équipe. Une femme les avait même insultés méchamment, estimant ce privilège injuste. Depuis, le jeune garçon restait à l'arrière avec la seconde équipe, disputant aux autres ses trouvailles, ou se contentant de porter le panier de sa mère en bas, là où se faisaient le tri et le pesage. Des chiffonniers passaient tous les dix ou quinze jours pour enlever les objets collectés et les revendre à des usines de recyclage. Le secteur échu à Ashura n'était pas le meilleur, mais il n'était pas, non plus, aussi stérile que celui du quartier nord de l'autre côté du fleuve. Disons que la récolte était moyenne. Il correspondait aux districts est et sud-est de la ville, pourvus de marchés, de quelques complexes d'appartements de bon standing et de zones industrielles. Les indépendants s'étaient vu attribuer, eux, les rebuts collectés dans les rues commerçantes du centre-ville, à la base militaire américaine, dans les usines du sud-ouest et les appartements des classes moyennes du sud. Des compagnies comme Environnement et collectivité ou la Centrale de recyclage Joongang avaient signé des contrats exclusifs avec certains quartiers, confiant la collecte à du personnel qu'elles engageaient elles-mêmes, lequel assurait le rachat des objets triés et leur revente aux usines de recyclage. Par ailleurs, des privés venaient à moto à toute heure du jour pour enlever les objets triés, d'autres,

genre ferrailleurs, se présentaient avec des pick-up d'une tonne tandis que les patrons de compagnies privées venaient régulièrement au volant de fourgonnettes Boxer ou de camions Titan pour acheter en gros. Ceux qui relevaient de la concession municipale pouvaient vendre directement aux usines de recyclage ou bien aux privés qui se présentaient avec leur véhicule, si le prix leur convenait.

La mère de Gros-Yeux gagnait trois fois plus ici que lorsqu'elle vendait des légumes au marché. Avec le produit de sa première vente, elle acheta une caisse de *makkolli* pour faire des cadeaux à ses collègues plus âgés. Certains jours, ceux où ils vendaient le produit de leur travail, s'il n'y avait pas de collecte le soir, les travailleurs allaient au bain public, chacun se faisant beau pour aller faire un tour dans le quartier animé à l'autre côté du fleuve.

Si Gros-Yeux appelait le chef « Ashura », c'était certes à cause de la grande tache bleue qu'il avait sur la joue, mais aussi parce qu'il lui avait fait une impression désagréable lors de leur première rencontre. Tous deux étaient destinés à devenir des ennemis jurés. Mais la mère y était aussi pour quelque chose. Car si elle et son fils avaient pu obtenir ces emplois sur l'Île aux Fleurs sans avoir à payer un sou de commission, c'était grâce au soutien que leur apportait Ashura ; et Gros-Yeux, en conséquence, devait se montrer respectueux et l'appeler « tonton » – sans aller toutefois jusqu'à devoir utiliser le mot de « père ».

Une nuit, il se réveilla avec l'impression étrange que la personne qui était étendue à côté de lui n'était pas sa mère. Un enfant dormait, respirant régulièrement, collé contre son dos. Gros-Yeux le poussa du coude.

L'autre se retourna tout en grommelant dans son sommeil. Pourquoi le Pelé était-il venu dormir chez lui ? Il s'apprêtait déjà à prendre la défense de sa mère quand l'intrus lui dit, en termes vulgaires : « Elle doit être en train de se faire niquer par mon père. » Gros-Yeux faillit crier, imitant la voix de son père, que cette pute et son mac, il allait leur faire la peau ! Tâtonnant dans le noir, il mit la main sur un couteau dans la boîte aux ustensiles de cuisine. Il voulut ouvrir la porte de la cabane voisine – une feuille de plastique tendue sur de modestes montants de bois. Mais elle était fermée de l'intérieur. Il passa les doigts à travers la feuille, comme on le fait avec les portes traditionnelles tendues de papier, et il fit sauter le crochet. Il regrettait de n'avoir pas apporté sa lampe de casque tant l'intérieur était sombre. Il entendit soudain un bruissement, puis une lumière aveuglante le contraignit à faire un pas en arrière, une main sur les yeux, tandis qu'une menace, proférée à voix basse, lui parvenait :

— Qu'est-ce que c'est ? C'est toi, p'tit voyou ?...

Nu comme un ver – du moins c'est ainsi que Gros-Yeux crut le voir –, Ashura s'était dressé, une lampe dans une main. De l'autre, il attrapa le gamin qui reculait déjà et le jeta dehors. Planté sur le pas de la porte, en slip, il balayait l'importun de la lumière de sa lampe.

— Eh ben ! te voilà avec un couteau à la main !

— Qui est-ce ?

Dès qu'il entendit la voix de sa mère, Gros-Yeux jeta son arme et s'enfuit par les sentiers entre les cabanes. Il courut, hors d'haleine, jusqu'à l'extrémité du village tout en haut de la colline, et il resta assis là, non loin du QG, jusqu'à ce que le jour se lève. Il ne savait pas si sa mère avait fait la chose avec Ashura ou s'ils étaient

restés simplement enlacés ; il venait, en tout cas, de constater qu'ils pleuraient sous la même couverture. Au bout d'une demi-heure, sa fureur s'était apaisée, sa déception aussi. Ayant toujours été habitué à observer le comportement des adultes, il s'était déjà fait une idée sur le mode de vie de ceux de la communauté où il vivait désormais. Les enfants d'ici parlaient d'eux en plaisantant, et lorsque les histoires concernaient leurs propres parents, ils faisaient comme s'ils parlaient d'autres personnes. Ailleurs, des témoignages de ce genre auraient provoqué coups de poing et saignements de nez, mais ici ils ne suscitaient que de grands éclats de rire idiots ponctués de jurons vulgaires. Les employés étaient, pour la plupart, des personnes seules, ou des familles monoparentales. Il y avait aussi, parmi eux, de vraies familles avec enfants, mais ces gens-là vivaient en location de l'autre côté de la petite rivière : ils venaient travailler tôt le matin et repartaient chez eux tard le soir. Dans le village de cabanes s'entassaient deux mille foyers soit environ six mille personnes. A la campagne, cela représenterait plusieurs dizaines de hameaux. Dans un même secteur, tout le monde connaissait tout le monde, mais chacun finissait par connaître aussi ceux du secteur voisin car, le soir, ils allaient boire ensemble. On se disputait souvent et on se réconciliait très vite, des hommes et des femmes s'appariaient quelques mois puis se quittaient pour un autre ou une autre. Les enfants vivaient entre eux, dans un tout autre monde. Parmi eux, une dizaine – c'était le cas de la Taupe et de Gros-Yeux – s'étaient intégrés très tôt dans l'univers des adultes, se prenant déjà, eux aussi, pour des grands. Ce n'est qu'à l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans que les jeunes basculaient réellement dans leur

monde. Et ceux que le Pelé et Gros-Yeux redoutaient le plus, c'étaient précisément les jeunes de cet âge-là. En tout cas, Gros-Yeux avait réussi à se faire intégrer dans ce groupe de jeunes qui ne représentait qu'une toute petite minorité parmi les habitants de l'île. C'est ainsi que le lien qu'il maintenait avec tant de peine avec sa mère s'était rompu ce jour-là.

En voyant, à l'aube, les premiers camions traverser le pont reliant la berge à l'île, Gros-Yeux décida de descendre jusqu'à la rive. Il n'était pas d'humeur à se mettre à la collecte de sitôt et encore moins à rejoindre sa cabane vide. Il resterait toute la journée sans rien faire. Mais où aller ? Là où il vivait avant, il y avait des venelles, des aires de jeu, de petits parcs, plein d'endroits où il pouvait traîner à sa guise, sans compter les salles de lecture de BD à proximité du marché. Il opta finalement pour « leur » QG – bien qu'il ne fût pas encore tout à fait à lui. Il irait s'y planquer jusqu'à midi, heure à laquelle prenait fin le travail du matin. Quand il y était allé avec le Pelé, c'était au milieu de la nuit ; il lui semblait avoir suivi un chemin sans complications et assez court, mais maintenant qu'il descendait la pente, la seule chose qu'il reconnaissait, c'était le fleuve. Il y avait, se souvint-il, un champ de cacahuètes... Il fit une pause pour inspecter les parages, mais il n'avait sous les yeux que de la terre labourée depuis relativement peu de temps. Au vu des tiges et des feuilles séchées gisant en tous sens sur les mottes, il comprit qu'il y avait bien eu là des plantations. Il poursuivit en franchissant des sillons et aperçut enfin les peupliers de la rive, puis le replat de sable envahi de chiendent et d'herbes folles. Il repéra la petite murette à peine visible, retrouva le cordon enfoui dans le sable, tira, dressa la toile de

tente, et, après avoir secoué la bâche de plastique qui recouvrait le sol pour en chasser le sable, il prit place, assis en tailleur, comme s'il était le maître du logis. Là, le reste du monde disparaissait de sa vue à l'exception du bout de panorama découpé par le carré de l'ouverture. Le soleil pointait tout juste au-dessus de l'horizon à l'est du fleuve. L'eau noire s'irisait peu à peu, les fenêtres des appartements au loin dessinaient des points lumineux dans l'espace encore obscur, et, dans la lumière naissante, c'est à peine si l'on voyait encore les phares des voitures.

— Hé, grand frère!

Le visage du Pelé venait de surgir dans le cadre du paysage avec sa casquette en biais sur la tête.

— Je pensais bien que tu serais là, murmura-t-il avec un sourire.

Sur un ton distant, Gros-Yeux demanda :

— Et pourquoi que je serais ton grand frère?

— Qu'est-ce que je t'avais dit? Je t'avais pas dit qu'ils baiseraient?

Gros-Yeux pouffa, il en oublia sa colère :

— C'est pour ça que je suis ton frère?

— « Grand frère », c'est mieux que « Gros-Yeux », hi hi! C'est mon père qui m'a dit de venir te chercher.

Dans le même temps, déjà les autres devaient être absorbés à arracher un peu d'argent aux tas d'ordures. Bien qu'apaisé, Gros-Yeux se promit de laisser passer quelques jours en se comportant comme s'il était en colère. Céder à la colère parce que sa mère couchait avec un autre homme que son père, ici, dans un lieu où personne n'avait d'adresse, où tout ce qui s'y trouvait était hors d'usage, les gens comme les choses, c'était ridicule. Il lui semblait que, pour s'extirper de là, les

êtres humains aussi auraient besoin de transiter par une usine de recyclage. Le soleil était maintenant au zénith, l'eau du fleuve scintillait de mille feux. Gros-Yeux et le Pelé restèrent encore longtemps à contempler le cours d'eau.

Vint le moment où Gros-Yeux eut faim. Quand il était au travail, il mangeait des yaourts périmés et buvait des jus de fruits dont il avait au préalable vérifié l'odeur, croquait les restes de fruits, avalait des tranches de pain de mie dont l'emballage affichait des dates de validité dépassées. Le travail du petit matin se terminant vers les neuf heures, il n'était possible de prendre son petit déjeuner qu'après, une fois qu'on était rentrés à la cabane. Quand les camions du centre-ville et des quartiers commerciaux s'étaient retirés et que les détritiques avaient été recouverts de terre, il fallait attendre le début de l'après-midi pour voir affluer les arrivages en provenance des quartiers résidentiels. Ces trois heures de pause en fin de matinée, les gens les passaient à trier les objets collectés ou à aller faire des courses. Quelquefois, ils descendaient s'approvisionner en eau auprès du camion-citerne qui passait deux fois par jour. Ou encore, ils allaient laver leur linge sur la rive en prenant soin de s'éloigner le plus possible de la décharge. En s'y prenant tôt, ils pouvaient faire un saut jusqu'au bourg, de l'autre côté de la petite rivière. A partir de midi, il n'était plus question de s'absenter. En fin d'après-midi et le soir, étaient livrés les déchets en provenance des sites de construction et des usines, riches d'autant de trésors que ceux de l'aube. Toujours très occupés, les adultes n'avaient guère le temps de préparer les repas, et les enfants de l'île avaient toujours faim. Les plus jeunes bénéficiaient d'un petit déjeuner

convenable et d'un déjeuner digne de ce nom préparé par leurs parents pendant les trois heures de pause de la matinée, mais pour le dîner, il leur fallait se débrouiller pendant que les adultes, une fois la besogne de la journée terminée, s'atablaient pour échanger des verres. Ils faisaient bouillir, griller, cuire, chez eux ou un peu n'importe où, ce que les adultes avaient ramassé : boîtes de conserve périmées, tranches de jambon dans leur emballage de plastique, entrailles de poissons provenant des marchés. Rares étaient les intoxications alimentaires, aussi bien chez les enfants que chez les adultes. Il arrivait bien que l'un ou l'autre ait la diarrhée, mais personne n'en parlait jamais ouvertement.

— T'as pas faim ? demanda le Pelé.

Gros-Yeux fit semblant de n'avoir pas entendu, il n'avait aucune envie de quitter leur base. En faisant bruire le sac en plastique qu'il avait à la main, son copain tira quelque chose. C'était un paquet de saucisses arrangées côte à côte dans leur emballage transparent, aussi grosses que de gros doigts d'adultes. Le sachet était ouvert sur un côté, il en manquait plusieurs. Le Pelé sortit une première saucisse, couverte de poussière, qu'il renifla.

— Hum, ça sent bon !

Il nettoya la partie souillée à grands coups de langue, cracha, puis y planta les dents. Quant à Gros-Yeux, alors que par le passé il aurait répugné à manger ce genre de chose et même rompu toute relation avec des copains qui l'aurait invité à partager pareil butin (c'était certainement bourré d'agents conservateurs, ça avait dû traîner dans un frigo avant d'être jeté...), il plongea ses doigts dans le sachet pour en tirer une saucisse.

— Finalement, déclara-t-il, c'est pas si mal!

Ils en mangèrent cinq chacun. Gros-Yeux demanda :

— Y a un truc qui me turlupine depuis l'autre jour. Qu'est-ce que c'est cette histoire de feu follet que t'es seul à voir?

Le Pelé baissa la tête et rentra le cou dans les épaules en regardant autour de lui.

— J'en ai parlé qu'à toi, les autres i'voient pas.

— Oui, mais c'est quoi?

— J'en sais rien. Ils sortent que la nuit. Ils nous ressemblent.

— Dans ce cas, c'est des fantômes?

— Ils sont pas horribles. Y a des grands et des enfants, des hommes et des femmes.

Ces explications laissaient Gros-Yeux perplexe. Il préféra changer de sujet.

— Vous êtes combien à venir ici?

— P't-être six, moi compris. Seuls ceux qui sont autorisés par le boss ont le droit, fit le Pelé en bombant le torse.

Gros-Yeux le trouva sottement prétentieux.

— Ça veut dire que moi, j'ai pas le droit? grommela-t-il.

— J'sais pas, c'est la Taupe qui donne la permission.

— La Taupe, il est plus grand que moi? Il est bon à la bagarre?

— T'es plus grand que lui, je crois, mais lui, il est vachement balèze.

Gros-Yeux était curieux de plein de choses, il multipliait les questions.

— Toi, tu traînes où toute la journée?

Bien que voisins, Gros-Yeux ne rencontrait le Pelé que tard le soir. Parfois, ce dernier ne venait même pas

manger. La curiosité de Gros-Yeux était piquée. Une semaine environ après leur arrivée dans l'île, la mère de Gros-Yeux s'était mise à préparer les repas, en fin de matinée, dans la cuisine d'Ashura, si bien qu'ils mangeaient ensemble devant un plateau de maillechort. Voyant le Pelé souvent absent, elle s'était inquiétée plus d'une fois de savoir où il était passé. Le plus souvent, Ashura gardait le silence ; un jour, il avait répondu d'un air renfrogné, les yeux fixés sur Gros-Yeux : « Les gosses, ici, y en a pas un qui écoute ses parents. »

Gros-Yeux avait mille questions :

— Ici, vous allez pas du tout à l'école ?

— Si, y a une école, fit son compagnon en rigolant. On y va si on a envie. Aujourd'hui, je fais sauter pour m'amuser avec toi, hi hi !

— Les autres aussi font comme toi ?

— Oui, la plupart. A côté de la petite rivière, près de la boutique, y a une église, c'est ça l'école ici.

— Tu y es allé tous ces jours, là-bas ? demanda Gros-Yeux incrédule.

— Non, y a un autre endroit où je vais, répondit le Pelé sans hésiter. Y a que moi qui y vais. C'est chez la Maigrichonne.

— La Maigrichonne, qui c'est ?

— Tu vas savoir. Si tu peux garder le secret, je t'em-mène.

Ça tombait bien pour Gros-Yeux, car il en avait assez de rester sans rien faire. Il se leva d'un bond et se frotta les fesses pour en chasser le sable. Comme la fois précédente, le Pelé prit les devants. Parvenu au sommet de la colline, il se retourna un instant vers son aîné, puis s'engagea dans la direction opposée à celle des cabanes où ils habitaient. Ils traversèrent des

champs de trèfles, de chiendents et de grands roseaux où gisaient çà et là des morceaux de ferraille et autres rebuts de chantiers de construction. Ils s'acheminèrent vers la pointe nord-ouest de l'Île aux Fleurs. Au bord de l'eau, il y avait quelques tentes, des maisonnettes en parpaings et des serres.

En s'engageant dans une plantation de choux, ils déclenchèrent des aboiements puissants, secondés par des glapissements irréguliers. La porte d'une modeste construction en forme de cube s'ouvrit, et une femme, les cheveux ébouriffés, pointa le nez.

— Ah! voilà le tonton!

Elle devait avoir la trentaine. Vêtue d'une veste de randonnée bleue sur un pantalon de vieille, bouffant et bariolé, elle avait les cheveux hirsutes, échappant à des rouleaux de bigoudis trop serrés, hérissés comme ceux des électrocutés dans les bandes dessinées. Dans ses bras, elle tenait un chien maigrelet, pas plus gros que le poing, qui glapissait furieusement, au point qu'on aurait pu craindre pour sa gorge. Il n'était pas seul : derrière la porte entrebâillée, une dizaine d'autres chiens aboyaient à qui mieux mieux.

— Entre, entre, si on ferme la porte, ça va aller.

Gros-Yeux les suivit à l'intérieur. Le Pelé donna des caresses aux animaux l'un après l'autre. Puis il approcha sa main ouverte du petit roquet dans les bras de la femme. L'animal lui lécha la paume, et le calme revint.

— Assieds-toi. Lui, qui c'est? demanda la femme.

— Mon grand frère.

— Je savais pas que t'avais un frère.

— Il est tombé d'un camion poubelle, hi hi!

— C'est bien vrai, dans ces bennes, on trouve de tout, ha ha!

Pareil éclat de rire signifiait que la présence de Gros-Yeux ne posait pas de problème. Le Pelé prit le petit roquet des bras de la femme pour le poser sur ses genoux. Voulant faire preuve d'amabilité, Gros-Yeux tendit la main pour le caresser. L'animal poussa un bref gémissement et, tout à coup, mordit le dos de sa main. De surprise et de douleur, Gros-Yeux bondit sur ses pieds. Tous les autres chiens se cambrèrent, la queue entre les jambes, puis ils se remirent à aboyer en reculant.

— La Maigrichonne, ça suffit! gronda le Pelé en prenant l'animal par la nuque et en le secouant.

L'animal balançait la queue et enfouit son museau entre les genoux du garçon. En tout autre endroit, il aurait été jeté à terre où il aurait reçu un coup de pied. La Maigrichonne se tut, et, chose étonnante, tous les autres chiens aussi.

— La Maigrichonne, hé! c'est le boss ici, expliqua le Pelé tout en chatouillant la chienne sous le ventre.

— C'est la plus âgée, ajouta la femme, et la première arrivée ici.

La chienne leva son regard vers elle comme si elle avait compris. Gros-Yeux savait maintenant pourquoi son ami appelait cette maison « chez la Maigrichonne ». Il apprit que ces chiens étaient vieux, qu'ils avaient tous plus de soixante ans à l'aune de l'âge humain et qu'aucun d'eux n'était en bonne santé. La Maigrichonne était un authentique chihuahua de plus de treize ans, les autres étaient issus de croisements divers. Poils longs, courts, frisés, pelage blanc, noir, brun, moucheté, truité, pattes longues ou courtes, museau allongé ou camus, chacun affichait des caractéristiques distinctes. L'un boitait d'une patte arrière, un autre d'une patte avant, tel autre avait eu deux pattes cassées, tel autre encore gardait

une patte avant pliée sous le cou, il manquait la moitié d'une oreille à celui-ci, un œil à celui-là... toutes les infirmités possibles étaient rassemblées là.

— Tonton arrive au bon moment, on va leur donner à manger.

D'un rangement, la femme sortit un ensemble hétéroclite de récipients : couvercles de pots d'argile, bols de terre cuite, bassinets de maillechort, assiettes de porcelaine, soucoupes de plantes vertes, tout était bon pour servir d'écuelles. Elle les disposa, dans le couloir étroit couvert de linoléum qui servait de séjour et de cuisine entre les deux chambres. Puisant dans un sac de croquettes à l'aide d'une gourde, le Pelé servit les chiens. Les animaux se ruèrent sur les écuelles. Seule la Maigrichonne eut un traitement de faveur : un peu de riz mélangé avec des miettes de thon en conserve, servi dans une soucoupe en inox. La chienne se contenta de quelques bouchées.

— Elle est vieille et malade, fit le Pelé pour expliquer ce privilège. Elle ne mange qu'un tout petit peu de riz.

Pendant un moment, on n'entendit que le bruit des mâchonnements et le cliquetis des écuelles sur un fond d'aboiements provenant de la cour.

— Il faut leur donner à eux aussi, dit la femme.

Par la fenêtre, Gros-Yeux découvrit, dans un coin de la cour, une serre en plastique où s'agitaient d'autres bêtes.

— Hier soir, j'ai vu la famille Kim, de loin, dit-elle en se tournant vers le Pelé.

— Moi aussi, je les ai vus à la gorge, il y a quelques jours. Mais ils n'ont pas voulu me parler.

— Si elle se montre devant toi, c'est que toute la famille t'apprécie...

Une fois leur écuelle terminée, chacun des chiens jugeait celle des autres, s'en approchait, allait s'asseoir plus loin en grognant. A la différence des animaux valides, ils n'étaient guère joueurs, condamnés qu'ils étaient à se traîner ou bien à sautiller sur trois pattes. La Maigrichonne leva à peine les yeux quand un autre chien vint finir son écuelle, puis elle se lova dans le giron du garçon. Elle poussa un long soupir, comme une grand-mère, puis regarda le nouveau venu de ses yeux ulcéreux.

— D'où ils viennent, tous ces chiens? demanda ce dernier.

La femme échangea un regard avec le Pelé et tous deux sourirent. Gros-Yeux savait déjà, bien évidemment, que ces bêtes, si sales et si moches, elle ne les avait pas achetées. Le Pelé dit d'abord :

— Le papy du bric-à-brac, hé! il ramasse tout.

Et la femme ajouta :

— Eux aussi, on les a jetés...

Au début, ils avaient gardé des chiens perdus ou abandonnés, juste un ou deux, que l'homme avait ramassés. Puis, quand les gens furent contraints de quitter la zone à cause d'un projet de réaménagement, nombreux furent les animaux abandonnés.

La femme souleva le couvercle d'un chaudron placé sur un bidon qui faisait office de fourneau.

— Ce sont les restes des restaurants.

Le père de la jeune femme, que le Pelé appelait « le papy du bric-à-brac », allait tous les trois ou quatre jours récupérer des restes de riz et de plats dans les restaurants en ville. La femme alluma le feu dans le bidon avec des morceaux de carton. En entendant leurs pas, les cabots, excités, recommencèrent à japper. Et

lorsque le Pelé ouvrit la porte de la serre, les chiens se mirent à geindre et à sauter sur lui en balançant la queue. Trois ou quatre se jetèrent aussi sur Gros-Yeux, s'agrippant à ses reins ou lui léchant la main. Il y avait là une bonne trentaine d'animaux, certains de bonne taille, pas mieux portant que les autres à l'intérieur de la maison, tous vieux ou malades. La femme arriva avec une soupe faite de restes de repas qu'elle avait fait bouillir dans le chaudron, additionnée de croquettes : elle la partagea entre divers récipients de plastique que le Pelé et Gros-Yeux alignèrent dans la serre. Le repas des chiens servi, la femme, le Pelé et Gros-Yeux revinrent manger un *sujebi*¹ que leur hôtesse avait préparé.

Le Pelé et Gros-Yeux traînèrent tout l'après-midi dans les parages. Partout autour de la maison s'entassaient, dans une sorte de no man's land, des objets à recycler et déjà triés qu'avait accumulés le ferrailleur, homme d'une soixantaine d'années au crâne dégarni et au visage ceint d'une barbe blanche.

D'un côté, il y avait des réfrigérateurs et des machines à laver, d'un autre, des téléviseurs et des ordinateurs empilés les uns sur les autres comme les étages d'un immeuble : l'aire de travail où le bonhomme démontait les appareils était jonchée de débris de verre et de bouts de ferraille. Les bouteilles de bière, de *soju*, de coca ou de soda étaient rangées dans des casiers, les cartons ficelés à plat, les petits objets en plastique regroupés dans un grand bac en caoutchouc et dans des cartons, les gros, ficelés ensemble. Le vieil homme revenait en fin d'après-midi avec, dans la benne de son

1. *Sujebi* : soupe traditionnelle de pâtes à base de légumes divers et fruits de mer.

camion d'une tonne, un chargement qui, amarré par des cordes, dépassait de beaucoup la taille d'un homme. Il rachetait des objets triés par les collecteurs de terrain pour les revendre aux usines de recyclage ; il récupérait aussi, dans la zone réservée à la mairie, le gros électroménager réformé qu'il réduisait en pièces pour les revendre ensuite au prix du métal. Quand il entreprenait, tous les trois ou quatre jours, ce travail de désassemblage, les vieux ou les femmes du coin, libres l'après-midi, venaient lui donner un coup de main.

De ce jour, Gros-Yeux ressentit une certaine estime pour le Pelé. Dans l'esprit des adultes, les enfants de la décharge ne valaient pas beaucoup plus que la ferraille. Le Pelé, déficient mental et bègue, n'avait vraiment rien pour lui. Aux yeux des grands, occupés de l'aube au coucher du soleil sans une seconde à eux, les enfants ne constituaient que des entraves à leur travail. Gros-Yeux se disait que, sous ses apparences nunuches, le Pelé était peut-être bien quelqu'un d'intelligent et de généreux. Si avoir été gratifié par lui d'une visite à son quartier général n'était pas chose qui méritât beaucoup d'admiration (des QG comme le sien, il y en avait d'autres), le spectacle dont il avait été témoin chez la Maigrichonne était, en revanche, de nature à lui faire ravalier son sentiment de supériorité.

Au-delà de la cour de chez la Maigrichonne, occupée par la serre et l'aire de tri, s'étendait, jusqu'à la pointe ouest de l'Ile aux Fleurs, un fouillis de végétation de toute taille, des saules, des lespédèzes, des ormes, des mûriers, de l'aubépine ; sur la rive poussaient à hauteur d'homme du chiendent, des typhas, des roseaux. Quand le Pelé dit, en baissant la voix et avec une lueur étrange dans le regard, qu'ils iraient jusqu'à la gorge

là-bas, de l'autre côté, là où le lit de la rivière se resserre, Gros-Yeux fit la moue. Avoir passé sa journée jusqu'à une heure avancée de l'après-midi sans rien faire commençait à lui peser.

— Hé! vaut mieux rentrer, ils vont nous chercher.

— Jusqu'à la tombée du jour, pas de problème. Mais bon, si tu y tiens, on peut rentrer.

Le Pelé retourna chez la Maigrichonne pour annoncer qu'ils partaient. Gros-Yeux l'avait suivi docilement. Soudain, une musique se fit entendre, et la femme, enlaçant sa poitrine dans ses bras croisés, rentra le cou dans les épaules, puis elle se mit à trembler de la tête aux pieds. Comme Gros-Yeux laissait errer son regard autour de lui, cherchant à comprendre, la femme, les dents serrées, désigna un endroit en pointant le menton :

— Là-bas, à l'intérieur...

Il entendait une chanson dont il conservait un vague souvenir. « Hé, toi, l'affamée, le laideron, tu dors encore quand le soleil est déjà haut dans le ciel, lève-toi vite, ding-deng-dong, ding-deng-dong. » Et la femme de tomber à la renverse, étendue de tout son long, les bras en croix, ses jambes battant l'air. Ses yeux révulsés ne laissaient paraître que le blanc, sa bouche écumait à la manière des crabes. Gros-Yeux se précipita dans l'autre pièce et réussit à arrêter la sonnerie de l'alarme. La femme, toujours affalée, battait le sol de ses pieds. Médusé, Gros-Yeux s'approcha de la porte, se baissa pour ramasser ses chaussures, prêt à décamper s'il le fallait.

— Qu'est-ce qu'elle a? demanda-t-il, apeuré.

Le Pelé, lui, avait conservé tout son calme. Après avoir calé un coussin plié en deux sous la tête de la femme, il répondit :

— C'est l'heure, hé!

Nul étonnement chez lui, il semblait bien connaître la situation, affichant même un sourire tranquille. Au bout d'un moment, la femme se releva, les cheveux dans le plus grand désordre. Elle fixait les deux garçons, donnant l'impression de ne les avoir jamais vus. Le Pelé s'adressa à son compagnon comme si de rien n'était :

— C'est arrivé plus tôt que d'habitude.

La femme sembla enfin reconnaître le Pelé :

— Toi, t'es l'oncle aux chiens, mais lui, qui c'est? demanda-t-elle en se tournant vers Gros-Yeux.

— C'est mon grand frère, il est tombé d'un camion poubelle. Et toi, qui tu es?

— Je suis la mémé du saule de la gorge.

— Comment une mémé peut être aussi jeune que toi?

— Je suis une vieille fille, mais comme j'ai l'âge d'être grand-mère, on m'appelle mémé.

— Mais pourquoi tu es dans cette maison?

— J'ai pris possession du corps de cette femme. Elle avait tant de soucis, elle m'appelait à l'aide.

Le Pelé accompagnait la femme dans son délire, il dialoguait très naturellement avec elle. Au bout d'un moment, l'expression du visage de cette dernière et sa voix avaient complètement changé. Elle sortit en se couvrant la tête de la capuche de son survêtement. Le Pelé et Gros-Yeux la suivirent. Abandonnant ses travaux dans la cour, son père avait compris ce qui se passait. Otant ses gants de coton, il s'approcha de sa fille. Il tendit la main, lui tapota la joue, souleva sa paupière.

— Voilà que ça t'arrive encore! Pourtant, ça allait bien, ces derniers temps!

Sans repousser sa main, elle répondit gentiment :

— Je vais aller voir mes amis, après je te préparerai à manger.

— Tu devrais plutôt rester à la maison, reste avec eux et les chiens.

Ne l'écoutant pas, elle se mit en route d'une démarche malaisée en direction du bois, suivie des deux garçons. L'homme demanda dans leur dos :

— Surveillez-la, ne la laissez pas trop s'éloigner. Ramenez-la avant la nuit.

Après avoir traversé une lande couverte de vulpin et de ronces qui leur écorchaient les genoux, ils débouchèrent sur une garrigue où poussaient assez haut des roseaux. La femme avançait en écartant les herbes des deux mains. Le Pelé marchait à sa suite.

— Où va-t-elle, comme ça? demanda Gros-Yeux en marquant le pas.

— On va à la gorge. C'est pas donné à tout le monde d'y aller, fit son jeune compagnon en se retournant.

Ça ne lui disait pas grand-chose de poursuivre, mais il se remit en route en écartant les roseaux qui lui caressaient les joues et lui piquaient les yeux. De grands arbres apparurent bientôt. Dans le sous-bois, il y avait ici et là des sablières. Ils atteignirent un petit pavillon à moitié en ruine : porte arrachée, tuiles en partie envolées découvrant la couche de terre mêlée à des tiges de sorgho séchées, étendue sur la charpente. Tout près, un arbre manifestement très vieux quoique peu élevé. Dans le tronc de la grosseur d'une brassée, une énorme cavité laissait voir, tout au fond, le bois en putréfaction. Pourtant, l'arbre n'était pas mort, des branches s'élançaient de toutes parts, prolongées par de fines ramures porteuses d'une multitude de petites feuilles vertes. Plus tard, Gros-Yeux apprendrait du ferrailleur que ce

pavillon avait été la maison de la chamane de l'Île aux Fleurs, et le vieux saule plusieurs fois centenaire, son arbre tutélaire. Le village ayant disparu, plus personne ne commandait de rites chamaniques, et la masure était tombée en ruine. Gros-Yeux comprit que cet endroit était un lieu encore plus génial que leur base à la tombée du jour. Du haut de cette colline à l'extrémité ouest de l'île, on pouvait contempler le coucher du soleil reflété dans l'eau du fleuve.

La femme tournait autour du pavillon les deux mains jointes, s'arrêtant ici ou là pour ranger côte à côte des morceaux de plancher arrachés à la masure.

« *Aïgo!* puissent les gens vivre ensemble en famille sans jamais avoir à se quitter! » Elle priait à voix basse tout en poursuivant sa ronde et en ramassant les branches gisant entre les rochers. Elle les caressait de la main avant de les jeter plus loin dans les roseaux : « Que les chefs de famille soient forts pour que leur famille reste forte! »

Le Pelé marchait derrière elle avec un sourire béat, tandis que Gros-Yeux, un peu à l'écart, regardait tour à tour le *maru*¹ du pavillon, les tuiles cassées, la grosse pierre plate du seuil devant l'entrée, les rochers auxquels s'accrochaient du houblon sauvage et toutes ces plantes qui prospéraient dans les parages, commélyne, plantain, armoise, chénopode... Avec le soleil couchant derrière elle, la femme était devenue une ombre noire :

— Sais-tu qui je suis? demanda-t-elle.

— Tu es la mémé du saule, hi hi!

1. *Maru* : espace de plancher caractéristique de la maison traditionnelle, donnant sur la cour intérieure ou courant le long de la façade et des côtés.

Sans se laisser impressionner par leur dialogue, Gros-Yeux intervint :

— On nous a demandé de la ramener avant la nuit.

La maman de la Maigrichonne, songeait-il, perdait la tête, c'était une folle, mais il ne posa pas de question.

Le Pelé et Gros-Yeux la reconduisirent jusque chez elle. Son père, qui l'attendait, lui passa le bras autour de l'épaule. Les chiens les accueillirent avec de joyeux aboiements. L'obscurité était descendue sur le monde.

— Il va vraiment falloir faire un rite chamanique, grommela le ferrailleur.

— Elle n'est pas malade, objecta le Pelé.

— J'ai peur qu'elle s'en aille et se perde. Quand je pars au boulot, elle est toute seule. Venez la voir plus souvent, au moins vous serez là.

La femme semblait avoir retrouvé ses esprits. Elle alla préparer le dîner tandis que les deux jeunes garçons se mettaient en route pour rentrer. A la fin de cette journée, Gros-Yeux se trouva promu meilleur ami du Pelé. Si les autres jeunes avaient accès à leur QG, seul Gros-Yeux pouvait se targuer de connaître « chez la Maigrichonne ». Ils marchaient à travers des champs laissés en jachère qui, le long de la petite rivière, n'avaient pas encore été mangés par la décharge, plus à l'est.

— Faut dire à personne que t'as été là-bas, dit le Pelé d'un air grave.

— Bien sûr, ce sera un secret bien gardé, répondit, loyal, son ami.

Pour Gros-Yeux, il restait encore une chose pas très claire, qu'il aurait bien aimé élucider. Mais plutôt que de demander directement, il aborda la question de façon oblique :

— Les lueurs bleues dont tu parles, c'est pas la famille Kim ?

— Chut ! peut-être qu'ils sont par là.

Le Pelé avait baissé la voix, il regardait les champs autour de lui déjà à moitié noyés dans l'ombre.

— Tu dis que l'esprit du saule entre dans le corps de la femme ?

— Ben oui !

Malgré son envie, Gros-Yeux n'osa pas lui dire qu'il était fou. En tout cas, pour lui, c'était la journée la plus amusante qu'il ait connue depuis longtemps. Et surtout, partager un secret avec le Pelé était un grand réconfort. Que ma mère couche avec l'Ashura, se dit-il, c'est son affaire : moi, je découvre un monde nouveau.

Ils étaient dans le champ de cacahuètes labouré lorsque quelqu'un surgit brusquement de l'obscurité devant eux.

— Hé ! le Pelé !

Le Pelé n'eut pas le temps de s'échapper : deux garçons s'étaient jetés sur lui et l'immobilisaient fermement à terre. Gros-Yeux hésita à intervenir : il était face à un troisième larron, plus grand que les deux autres – mais tout grand qu'il était, il avait quand même presque une tête de moins que lui.

— C'est toi, le nouveau ?

Gros-Yeux devina qu'il s'agissait de la Taupe. Il avait eu des informations à son sujet par son ami, il ne fallait pas qu'il se laisse impressionner par ce type !

— Content de te connaître, on m'appelle Gros-Yeux.

Les deux autres ricanèrent tandis que la Taupe lui demandait avec une grimace de mépris :

— Quel âge t'as ?

— Seize ans, fit-il en en ajoutant deux de plus comme il le faisait quand il habitait là-bas, sur le flanc de la montagne.

Le Pelé, cloué à terre, cria :

— Il travaille dans la section de mon père.

La Taupe se détendit, comme rassuré par ce qu'il venait d'entendre :

— En tout cas, moi, je suis arrivé là bien avant toi, alors je suis ton grand frère. Paraît que vous êtes allés dans notre QG sans ma permission ?

Gros-Yeux comprit pourquoi les autres avaient sauté sur le Pelé. Quelqu'un avait dû voir les deux amis se rendre à leur quartier général ou en revenir. En se disant qu'il n'était pas nécessaire d'être en mauvais terme avec la Taupe, il répondit avec un sourire :

— Le Pelé m'avait parlé de toi, on était allé te trouver.

— Pourquoi donc ?

— Pour faire connaissance – fallait pas ?

Gros-Yeux lui tendit la main à la manière des adultes, la Taupe pouffa en détournant la tête :

— Bon, ne chicanons pas...

La Taupe saisit du bout des doigts la main tendue, qu'il lâcha aussitôt. Déjà, l'ambiance était devenue moins belliqueuse. La Taupe se mit en route pour monter en direction du QG, les autres marchant derrière en ordre dispersé. Une fois arrivés, ils dressèrent la toile de tente, et la Taupe alluma deux bougies. Les autres déposèrent sur la table les sacs en plastique noir qu'ils avaient apportés.

— Y a de la rosée, fit la Taupe, on va se mouiller les fesses. Faudrait planter des piliers, faire un vrai toit.

La Taupe avait prévu de manger là avec ses compagnons. Il sortit le contenu des sacs. Les autres descendirent vers la rive avec des victuailles et des boîtes de conserve vides. Pendant ce temps, le Pelé prépara un feu en disposant des morceaux de carton dans un gros bidon d'huile. La Taupe demanda à Gros-Yeux, assis à l'écart :

— Gros-Yeux – c'est comme ça que tu t'appelles, hein? –, tu pourrais pas nous faire un toit pour la prochaine fois?

— Moi aussi, je me disais que ce serait mieux avec un vrai toit. Si tu me files un coup de main, ce sera fait demain ou après-demain.

— Moi, je suis occupé, je travaille avec les privés. Je vais te trouver des morceaux de bois, tu les monteras avec le Pelé, faut que ce soit beau, d'accord?

Les autres revinrent avec les aliments préparés sur la rive. Le Pelé apporta de l'eau, ainsi que des poissons du marché coupés en deux longitudinalement et vidés. Gros-Yeux avait déjà, plus d'une fois, fait l'expérience que les aliments ou les boîtes dont la date de péremption était dépassée même de beaucoup étaient toujours très bons une fois bouillis avec de la pâte de piment ou de soja. Avec, en plus, des nouilles instantanées ou un peu de riz, même froid, on se les disputait. Sous la table, il y avait une casserole, des boîtes de conserve converties en bols, des baguettes de bois et des cuillers. Le Pelé continuait de s'occuper de son feu dans le bidon d'huile. Une odeur de plastique brûlé se répandit.

— Quel abruti! Ça pue! Il fallait bien nettoyer avant de faire du feu! gronda la Taupe en filant un coup sur la tête du Pelé.

— Ça sent moins fort que dans notre quartier!

— C'est bien pour ça qu'on a fait notre QG ici! insista la Taupe.

Il est bien vrai que, le jour où Gros-Yeux avait échoué dans cette île, si le Pelé ne l'avait pas amené ici, il aurait certainement voulu prendre la fuite tellement il se sentait perdu dans ce monde. Le Pelé s'écarta du feu avec une moue de mécontentement. Avoir été frappé à la tête l'avait mis en rogne. Les garnements dînèrent loin des adultes, loin du dépotoir et de ses essaims de mouches, sur l'herbe balayée par la brise qui montait du fleuve. Ils s'allongèrent sur la toile étalée par terre, la Taupe au centre. Les lampadaires, sur les rives, et les lumières de la ville, de l'autre côté, donnaient au ciel une teinte vaguement bleutée; on apercevait quelques étoiles au firmament. La Taupe alluma une cigarette sortie d'on ne sait où, l'alluma et tira plusieurs bouffées avant de la passer à Gros-Yeux derrière lui, par-dessus sa tête :

— Allez, à toi!

Gros-Yeux hésita une seconde avant d'accepter. Dans son village, plus d'une fois ses aînés l'avaient invité à fumer. Chaque fois il avait refusé, s'attirant des commentaires ironiques : « T'es un petit gosse, si tu continues comme ça, t'auras jamais de poils! » Il prit la cigarette, feignant l'expert, il aspira une goulée puis recracha négligemment la fumée. Si jamais il toussait, à coup sûr on le traiterait de tous les noms. Par chance, la Taupe, qui avait les yeux au ciel, ne vit pas à quel point il était novice en matière de tabac. Gros-Yeux aspira plusieurs fois, soufflant la fumée loin devant lui, puis il leva la main, proposant la cigarette à qui voulait bien la prendre. Celui qui était allongé à côté de lui, un nommé la Grenouille, la lui prit des doigts.

— C'est la fête de la Lune dans quelques jours, murmura la Taupe comme s'il se parlait à lui-même. Gros-Yeux demanda, intrigué :

— Ici aussi, on fait la fête de la Lune ?

— Oui, il y en a qui vont faire des rites pour les ancêtres, et d'autres qui vont aller s'amuser en ville.

— Où est-ce qu'ils vont ?

— De l'autre côté du fleuve, il y a tout, absolument tout, répondit la Taupe en se tournant vers Gros-Yeux.

Puis il ajouta :

— Je pense que je suis pas gagnant à faire copain-copain avec toi, mais bon, j'ai accepté. L'école de l'église, c'est pour les mouflets. Toi, tu vas nous faire un toit.

— D'accord. Juste une chose : je peux t'appeler la Taupe ?

— Putain, va falloir que je change de nom !

Finalement, l'épreuve d'admission au quartier général, que Gros-Yeux appréhendait un peu, s'était déroulée plutôt en douceur.